

Les provinciales

Politique et métaphysique de la langue
chez Michaël Bar-Zvi et Pierre Boutang

par Olivier Véron

Dans un grand article consacré à « L'expulsion silencieuse des Juifs d'Europe », Jean Birnbaum (dans *Le Monde* du 1^{er} mars) se réfère bien sûr au fameux livre de Jean-Claude Milner, *Les penchants criminels de l'Europe démocratique* paru en 2003¹, mais aussi à un célèbre article de Pierre Boutang dans *La Nation Française*. Il admire qu'en 1967 Boutang ait pu écrire ces lignes : « À cette heure, il n'y a pas d'Europe. L'homme européen ne se trouve pas éminemment en Europe, ou n'y est pas éveillé. Il est, paradoxe et scandale, en Israël. » Birnbaum commente : « Au sein d'une Europe démocratique ayant renoncé à ses anciennes formes politiques (...) l'affaiblissement des États souverains, sur le vieux continent, semble indiquer que celui-ci ne peut plus constituer un abri. »

Cette analyse réaliste, à la veille d'élections européennes importantes dont l'enjeu est la question de supranationalité, n'est pas anodine sous la plume du directeur du *Monde* des livres. Cependant Jean Birnbaum ne va pas jusqu'au bout de la citation, car en juin 1967 Boutang continuait ainsi : « C'est en Israël que l'Europe profonde sera battue, "tournée", ou gardera, avec son honneur, le droit à durer². »

Nous allons donc expliquer cette phrase.

La langue est la question politique européenne par excellence : Babel ou Israël

La phrase dit que « l'Europe profonde », c'est-à-dire l'Europe gréco-hébraïque est à deux doigts d'être vaincue, « tournée ». Pourquoi ? Ce n'est pas un manque de puissance et aujourd'hui ce n'est pas le marxisme qui la menace, mais les deux mâchoires du piège bringuebalant qui en a dérivé, qui a hérité de ses structures de propagande idéologique : le post-modernisme et l'islamisme. Ainsi le modèle le plus singulier qu'a créé cette Europe, l'État-nation, la nation dotée de souveraineté, de sa propre langue publique et juridique pour énoncer ses lois et ses mœurs, la nation jouant un rôle particulier dans l'histoire, cette Europe-là n'est pas sauvegardée par ladite « construction européenne », et semble au contraire avoir été progressivement rejetée en vue d'une organisation plus universelle, qui « ne se reconnaît plus de limites ni géographiques ni historiques » (dit Milner³).

Le modèle national n'est correctement défendu en tant que tel, voulu comme tel qu'en Israël, « l'État des Juifs⁴ », luttant seul comme nation contre la succession des empires (Babel-Babylone). Benjamin Gross résume ainsi la pensée du Maharal de Prague, au XVI^e siècle⁵ : « La Babylonie, la Perse, la Grèce, Rome enfin ont successivement amoindri, puis ruiné et détruit la royauté d'Israël. Ils représentent, sur le plan de l'histoire politique et morale, l'imperfection fondamentale de la création, l'élément qui annihile la présence de Dieu dans l'univers, empêche Sa gloire de se répandre et s'oppose par conséquent à Israël dont le rôle et la fonction se situent aux antipodes⁵. »

1. Milner dit notamment que « si le moderne se définit par la croyance en une réalisation illimitée des rêves, alors l'avenir est tout tracé. Il passe par l'antijudaïsme théorique et pratique absolu. » *Les penchants criminels de l'Europe démocratique*, Verdier, 2003, p. 126.

2. *La Nation Française* du 1^{er} juin 1967, in Pierre Boutang, *La guerre de six jours*, Les provinciales, 2011, p. 25.

3. Milner, *op. cit.* p. 96.

4. Cf. Milner, p. 97 : « Israël se présente comme un tout limité, dans la forme d'un État-nation réclamant des frontières sûres et reconnues (...) langage réputé intrinsèquement guerrier par l'Europe unie. »

5. Benjamin Gross, *Le messianisme juif, « l'éternité d'Israël » du Maharal de Prague (1512-1609)*, Klincksieck, 1969 ; Gross s'appuie sur l'interprétation rabbinique du livre de Daniel ; pour autant, précise Bar-Zvi, « jamais la pensée juive n'a accepté la confusion entre État et nation (...) l'État juif n'est qu'une forme moderne et historiquement nécessaire de la nation juive (...) l'unique moyen moderne de défense que peut se donner la nation. » *Être et exil, philosophie de la nation juive*, Les provinciales, 2006, p. 118.

L'État-nation, maître de son territoire, édicte ses propres lois dans sa langue nationale, définit ses mœurs souverainement, mais la grande création chrétienne qui n'a pas encore été abolie par l'histoire, ce sont les langues nationales européennes, ces marques d'appartenance qui constituent les frontières invisibles des peuples et dont la genèse, la persistance et la seigneurie sont une des grandes richesses du continent européen.

Pierre Boutang prend la peine de préciser qu'à Babel, le châtement de la démesure n'a pas été la production des langues particulières, c'est l'inverse qui s'est produit : « *Le texte parle de confusion des langues : les ouvriers orgueilleux de la tour (...) furent frappés de confusion, leur langage se décomposa, tomba dans l'indéterminé non intelligible* », écrit Boutang⁶. « *On peut penser que loin de Babel, la reconstruction des langages permettant de communiquer se fit, dans les ethnies dispersées, à partir des lambeaux, diversement déchirés, de la langue primitive unique. C'est en reconnaissant ces reconstructions, en ne cherchant pas à abolir la finitude dont elles témoignent, que les Apôtres initient leur travail, depuis la Pentecôte.* » (Chacun entendant parler des grandeurs de Dieu dans sa propre langue⁷).

Nous avons là la description d'un cycle qui peut renvoyer à la manière dont les nations chrétiennes sont sorties peu à peu de l'uniformisation de la Rome impériale, ont émergé pour exister singulièrement et souverainement dans l'histoire, façonnant chacune sa propre langue (sa seigneurie), « *ne cherchant pas à abolir la finitude dont elles témoignent.* »

Cela conduit lentement de la Provence où débarque au premier siècle Marie de Magdala, paraît-il, jusqu'à Prague, où le Maharal au XVI^e siècle, reconnaît qu'Israël est la « forme des nations⁸ ».

Pour Levinas, si « *la pensée révélée du monothéisme [a été] confiée historiquement au génie de l'hébreu* », un « *rôle exceptionnel revient à la langue grecque – et ainsi à la civilisation européenne* », « *Qu'est-ce que l'Europe ? C'est la Bible et les Grecs*⁹. »

...À l'inverse, prétendre abolir dans une unité « *prébabélique* » les « *frontières entre les parlars* » est la « *faute pitoyable des hommes* », une critique que Boutang reprend à Wittgenstein¹⁰.

La nation et son langage

Dans son dernier livre Michaël Bar-Zvi explique Israël à partir de la transmission : « *transmission de la transmission* », ou « *transmissibilité* » – tandis que la détestation d'Israël signe le refus de transmettre¹¹. Il relève que la langue allemande dévastée par la guerre et l'héritage des camps a su très tôt se reconstruire, inventant cette expression ambiguë *Vergangenheitsbewältigung*, « surmonter le passé » à une époque où la philosophie de Heidegger prenait la place du « *nazisme vaincu* » (ce n'est pas son « *moindre paradoxe* », souligne-t-il).

Cette reconstruction s'est donc faite selon la critique radicale de la civilisation occidentale par Heidegger, dont toute l'Europe est devenue tributaire, impliquant celle-ci dans le rejet de la « métaphysique » et de la politique au nom d'une « langue » précédant la pensée et la responsabilité morale et politique : dès l'automne 1946, il écrivait sa *Lettre sur l'Humanisme* pour répondre aux questions posées par Jean Beaufret et sa classe de Première supérieure au Lycée Louis-le-Grand avec ces mots : « *L'absence de patrie devient un destin mondial* ».

Tout en se montrant étonnamment compréhensif à l'égard du marxisme, Heidegger constatait que l'être humain avait perdu son exigence morale (*humanitas*) dans les atrocités, et mettait en cause à ce propos de manière radicale toute politique nationale, autrement dit nationaliste : « *Tout nationalisme est, sur le plan métaphysique, un anthropologisme et comme tel un subjectivisme*¹². »

6. *Ontologie du secret*, PUF, 1973, n. 92 p. 488 ; cf. aussi *Art poétique, La Table ronde*, 1979, p. 22 ; la confusion c'est le « fait d'identifier à dessein une chose à une autre jusqu'à les rendre indiscernables » (*Trésor de la langue française, CNRS*).

7. Actes des apôtres, ch. II.

8. Gross, *op. cit.*, p. 106. Une idée de ce mouvement historique des langues européennes peut être illustrée par ce trait de Vico que relève Pierre Boutang : « Cette rapidité du passage de la barbarie aux sciences les plus subtiles a donné à la langue française une grande délicatesse, en sorte que de toutes les langues vivantes, c'est celle qui restitue le mieux l'atticisme grec, et qu'à l'égal du grec elle est éminemment propre aux discussions scientifiques ».

(*La Fontaine politique, Les provinciales*, 2017, p. 336.)

9. « La traduction de l'Écriture », et « La Bible et les Grecs », in *À l'heure des nations, Les Éditions de Minuit*, 1988, pp. 47 et 155.

10. *Ontologie du secret*, n. 87 p. 487.

11. *Pour une politique de la transmission, Les provinciales*, 2016, notamment « Surmonter le passé », pp. 100-116.

12. *Lettre sur l'Humanisme*, Aubier, 1967, p. 107.

Bar-Zvi considère que cette œuvre « pose les fondements d'une haine du politique et sème les graines d'un populisme grégaire » : la politique dont le cadre historique est la nation et « dont l'objet est la prudence, la Loi, et la légitimité dans le gouvernement des hommes », forma la trame d'une civilisation inspirée par les Grecs et l'héritage prophétique d'Israël ; or elle ne (nous) mobilise plus.

C'est contre une telle redéfinition de l'Europe que le mouvement sioniste s'était déjà inscrit en faux. Au moment où l'Irgoun contraignait militairement les Britanniques à restituer leur mandat international sur la Palestine au peuple auquel elle revenait, Pierre Boutang s'efforçait de définir le souci politique d'une manière aussi exactement contraire à « l'heideggerianisme ambiant¹³ ».

« Le coup de génie de Boutang est ici, écrira Robert Redeker sept décennies plus tard : la contingence de la naissance n'est pas un argument qui autoriserait le détachement de l'être humain de sa communauté, mais, au contraire, elle fonde leur absolue solidarité¹⁴. » Boutang reconnaît dans la naissance (*natio*) et les appartenances qu'elle suscite ce rapport « nécessaire et absolu » au « relatif ». C'est « la nature historique de l'homme », ce qui n'est pas choisi donne le point de départ métaphysique, le fait constitutif de l'homme : « C'est par l'histoire que se réfute le pessimisme heideggérien, écrit-il en 1947, c'est par elle que l'homme n'est pas "jeté dans le monde" mais qu'il s'y reconnaît, y retrouve son sens par le soin qu'il accorde aux jardins, aux saisons et aux cités mortelles¹⁵ ».

Abandonner le terrain politique (national) revient à demeurer, selon le mot de Kafka ou de Paul Celan « hôte », c'est-à-dire « hostage » – Bar-Zvi souligne cette étymologie – otage de la langue allemande dans son extension (ou expression) européenne alors même que le rejet de la politique auquel elle nous a assignés « vise aussi à ramener le peuple allemand dans l'histoire¹⁶ » et « au devant de la scène » – une scène qui dissimule de moins en moins un antijudaïsme européen vraiment métaphysique, que Michaël appelle « palestinisme¹⁷ ».

« Même pour ceux qui ne l'ont jamais apprise, la langue allemande a occupé leur enfance, écrit-il, leur adolescence et leur vie adulte » (et nous pouvons penser au défi que posent encore en nous ces simples mots « Arbeit macht frei »). « Sa présence, ou plutôt sa prégnance, ont marqué nos esprits comme le fer rouge d'un tatouage qui brisait toute identité, écrit-il. Les derniers "revivants" de la Shoah disparus (...), le souci de la transmission, du témoignage, du langage nous placent en "condition d'otage". Auschwitz est un événement qui touche à l'essence même de la communication, une réalité qu'il faut prendre sur soi, même si l'on n'a pas été persécuté¹⁸ ».

Or c'est l'Europe elle-même qui semble être devenue l'otage de cette confusion voulue par les héritiers du nazisme. Michaël Bar-Zvi rappelle que « après Auschwitz » en allemand, *nach Auschwitz*, ce qui vient après, cela veut dire aussi « en direction de » et enfin ça « peut indiquer que l'on agit selon¹⁹ ».

Le philosophe israélien Yoram Hazony reconnaît que c'est la révolte à l'égard de l'entreprise de destruction des Juifs, qui a conduit dans les années soixante à assimiler tout particularisme national et religieux au nazisme et au racisme. Mais, rappelle-t-il dans *The virtue of nationalism*, Hitler ne défendait pas le nationalisme, il considérait au contraire que l'État-nation avait été une construction décadente des Britanniques et des Français, bien inférieure à l'héritage impérial allemand. À sa place, il voulut établir le III^e Reich en référence aux mille ans du Saint Empire romain germanique.

Il n'était pas le premier à utiliser ce langage, puisque l'Empereur Guillaume II pendant la Grande Guerre s'y référait lui-même : « Le triomphe de la Grande Allemagne destinée un jour à dominer toute l'Europe est le seul objet du combat dans lequel nous nous sommes engagés », écrivait-il en 1915 à ses troupes, parmi lesquelles se trouvait Adolf Hitler. « L'Allemagne nazie était, en fait, rappelle Hazony, un État impérial dans tous les sens du terme, décidé à

13. « Heideggangerish », se moquera Paul Celan, *heide* signifiant profane et *gangerish* comme *gehen*, aller, passer ; Bar-Zvi note que « le pont est une métaphore essentielle dans la philosophie de Heidegger », *Pour une politique de la transmission*, p. 107.

14. Robert Redeker, « Le retour de Pierre Boutang », *Valeurs Actuelles*, 8 janv. 2015.

15. Pierre Boutang, *La Politique, la politique considérée comme souci* [1948], *Les provinciales*, 2014, pp. 11, 25, 28 : « Je nais ici, et non ailleurs, fils d'une famille, héritier d'un nom. Il ne dépend pas de moi que la spiritualité humaine et la civilisation ne se manifestent pas comme un système de volontés mais comme une histoire. »

16. *Pour une politique de la transmission*, pp. 100-104.

17. *Id.*, p. 131 sq.

18. Bar-Zvi cite Levinas : « C'est de par la condition d'otage qu'il peut y avoir dans le monde pitié, compassion, pardon, proximité (même le peu qu'il y en a). Tous les "transferts de sentiment" par lesquels les théoriciens de la guerre originelle expliquent la naissance de la générosité, n'arriveraient pas à se fixer dans le Moi s'il n'était pas de tout son être (ou de tout son non-être) otage. »

19. Cf Adorno, cité dans *Pour une politique de la transmission*, p. 109. Les travaux de Victor Klemperer peuvent servir à comprendre les éléments de langage diffusés en Europe par l'« antiracisme » islamo-progressiste ; cf. OV, « Ceci n'est pas un roman de Houellebecq », *Les provinciales* (lettre), janvier 2015.

*mettre fin au principe d'indépendance nationale et d'auto-détermination des peuples une fois pour toutes*²⁰ ».

« À cet égard, on comprend sans doute mieux pourquoi l'Allemagne rencontre moins de difficultés que les autres nations dans l'établissement d'une Europe plus technocratique que politique », note malicieusement Michaël Bar-Zvi²¹, en songeant à la bureaucratie juridique et administrative que Claude Lévi-Strauss a décrite dans *Tristes tropiques* comme la langue scripturaire des empires²², et Franz Kafka comme la machine à torturer de « La colonie pénitentiaire » tatouant cruellement sur la peau le paragraphe de loi à assimiler.

« (...) Mais voici maintenant qu'ils retournent les carrosses
Et détruisent nos maisons, deviendraient-ils féroces ?

Alors le grand seigneur dans une allocution
Le dos droit bien tendu comme une institution
Les deux mains pleines de doigts bien à plat sur la table
Leur jeta quelques miettes avec un air aimable
Croyant en faisant taire leur petit estomac
Calmer aussi la rage dans leur cœur scélérat.

Je ne vous ai pas compris, je ne vous écoutais point
Récita-t-il au peuple qui serrait les poings
À renard endormi rien ne tombe dans la gueule
Retournez au labeur je vous trouve bien veules
Ah vous aimez la rose ? Supportez en l'épine
Mais ne troublez donc point la quiétude citadine

Dans notre ordre social chacun reste à sa place
Vous voulez en changer ? Je vous ris à la face
Cassez, cassez, cassez et nous reconstruirons
Et je vous répondrai d' la bouche de mes canons.

Vous voulez un discours ? Je peux en écrire cent
Je peux même faire en sorte que vous m'aimiez quand j'mens
Je vous endormirai à grand coup d'entourloupes
Car c'est toute une armée que je garde sous ma coupe
Vous vous fatiguerez et rentrerez aux champs
Bien avant que je tremble pauvres petites gens. (...) »

Ce n'est pas un souverain légitime, soucieux du bien commun qui s'exprime de la sorte, mais un usurpateur vrai ou faux tyran représentant une clique à l'abri des forces de l'ordre, un « monsieur Ouine²³ » qui détourne la parole de son exigence de vérité et ruine l'espérance nationale. Dans cet extrait d'une fable rédigée à l'imitation de La Fontaine, l'ancienne institutrice Élodie Poux²⁴ s'est faite l'avocate (*ad-vocare*) des gilets jaunes, mobilisant la mémoire nationale dans sa force poétique en face d'une parole brutale, qui se veut performative mais se trouve impuissante de par son abstraction et si hostile à leurs mœurs de survie qu'elle ne les atteint plus.

Dès 1989²⁵ Boutang décrivait comment « s'opérerait le nivellement » : « une langue savante, purement symbolique, maintiendrait l'ordre, et les esclaves par millions retourneraient au geste et au cri. » De cette « régression », comme disent les psychologues, « vers la parole primitive et préconçue », Pierre Boutang a dit qu'elle « est parfois la condition du salut, d'un pacte nouveau avec le langage, lorsque sa vérité s'est voilée dans les concepts et le "manifeste", lorsque toute parole semble vaine²⁶... »

Ce qui manque radicalement aujourd'hui à la parole publique et provoque son échec évident, ce ne sont pas « les concepts », c'est ce « profond exister » dont parlait Léo Pinsker, cet *ureignes leben* (« ce qui m'est proche et originel en même temps ») qui « sans la communion du langage et des mœurs, sans la contiguïté spatiale – une habitude de demeurer ensemble en un lieu, précise Michaël Bar-Zvi – est franchement inconcevable ».

20. Yoram Hazony, *The virtue of nationalism*, Basic Books, New York, 2018, p. 39.

21. *Pour une politique de la transmission*, n. 107, p. 104.

22. « Au moment où l'écriture fait son début : elle paraît favoriser l'exploitation des hommes avant leur illumination (...) Si l'écriture n'a pas suffi à consolider les connaissances, elle était peut-être indispensable pour affermir les dominations. Regardons plus de près de nous : l'action systématique des États européens en faveur de l'instruction obligatoire, qui se développe au cours du XIX^e siècle, va de pair avec l'extension du service militaire et la prolétarisation. La lutte contre l'analphabétisme se confond ainsi avec le renforcement du contrôle des citoyens par le pouvoir. Car il faut que tous sachent lire pour que ce dernier puisse dire : nul n'est censé ignorer la loi » ; Claude Lévi-Strauss, *Tristes tropiques*, cité par Henri Du Buit in *L'Être et l'argent, à l'origine du droit écrit, Les provinciales*, 2010.

23. Cf. le roman de Bernanos ; l'expression est employée par Sébastien Lapaque.

24. « Le paon, l'autruche et les poulets », 15 janvier 2019.

25. Dans son *Art poétique* dédié à George Steiner.

26. *Ontologie du secret*, p. 161.

Selon le proto-sioniste Léo Pinsker²⁷, la maladie du judaïsme au XIX^e siècle était comparable à l'anorexie, car non seulement les Juifs dans la diaspora ne ressentent pas le besoin de « *devenir une nation* » mais ils n'hésitent pas à « *désavouer la légitimité de pareil besoin* » – ce qui ressemble bien au mal européen de nos jours. Cela expliquerait l'impuissance politique à traduire dans une langue qu'elle comprenne les maux d'une « France profonde » devenue « périphérique ».

La Fontaine au contraire incarne une langue qui n'a pas occupé mais habité l'enfance de ce peuple depuis plus de trois siècles. Dans une civilisation déjà rudement mise à l'épreuve par Descartes, comme l'explique Boutang dans le grand livre qu'il lui a consacré, *La Fontaine politique*, l'élégance enfantine des *Fables* rend attentif aux charmes et aux leçons de la nature et du règne animal, tout en décrivant les brutalités de l'histoire et de la société humaine assez franchement pour qu'on s'en garde, comme ce vent de la guerre et des révolutions « *le plus terrible des enfants que le Nord eût portés* ». Destinée à l'éducation des Rois, c'est aussi la langue des proverbes, que le poète restitue à sa manière pour que l'on apprenne par cœur le vrai socle de l'antique sagesse populaire et devienne capable de la parler et transmettre à nos riches autant qu'aux pauvres auxquels elle manque aujourd'hui si cruellement.

Cette langue est vraiment maternelle : elle enseigne la pitié (*rakhamanim*), la crainte (*beyshanim*) et la charité (*gomlei hasadim*), comme celle dont parle le traité de la *Gemara Yebamot*, cité par Michaël Bar-Zvi²⁸. Dans le judaïsme c'est la mère qui témoigne de l'origine : la racine de *umma*, la nation, est *em*, l'origine ou *ima* qui veut dire la mère, la matrice. Mais pas moins de neuf autres mots en hébreu désignent la nation, et l'un d'eux est *Ben*, dont le sens est « fils de ». Pour l'expliquer Michaël Bar-Zvi renvoie encore à ce « *profond exister dans lequel le père a tissé son existence* » et qu'il transmet au fils comme le secret de leur ressemblance et de leur différence. « *On ne sait écouter immédiatement qu'une seule personne, son père* », affirme-t-il, et « *comprendre son père sera comprendre sa volonté de paternité* ». En effet c'est le père qui engendre et c'est lui qui donne son nom au fils. Il le dénomme afin qu'il puisse avoir une existence pour les autres : il lui donne son nom propre et il lui donne aussi son propre nom, par lequel il sera reconnu selon sa provenance dans la nation, son sang. « *L'essence de cette mémoire du père que le fils conserve* » est un secret, c'est-à-dire une parole confiée d'homme à homme, transmise dans le temps : « *lorsque la présence devient parole c'est qu'elle s'est incarnée dans une mémoire* », écrit-il et elle fonde alors cette « *fidélité qui est une solidité de l'appartenance face à l'événement* », la « *volonté de conserver sa nation contre tous les obstacles*²⁹ ».

Michaël a cette formule saisissante : « *Le nationalisme se fonde sur l'idée que ce qui nous semble premier et légitime possède une puissance telle que nous devons le préférer à toute autre réalité. Ainsi le père est non seulement aimé comme tel mais il devient mon préféré dans l'ordre du monde. Vouloir conserver cette préférence c'est être nationaliste.* »

La tâche des pères, l'élément décisif d'une nation est donc l'éducation³⁰. « *La parole est l'essence de la nation juive* » et « *il n'y a de nation juive que parce qu'il existe ou a existé une parole*³¹ ». « *Les Juifs ont, pendant deux mille ans, tenu la langue comme signe national et substitut de la terre. L'étude de la langue sacrée a constitué l'unique revendication permanente de la nation juive* », rappelle Michaël Bar-Zvi. « *La possession de la Terre d'Israël par la nation hébraïque correspond à la révélation de la langue sacrée*³². »

Edmond Jabès écrit : « *Posséder une terre, c'est être propriétaire d'un mot*³³. » Voilà sans doute pourquoi la presse et la diplomatie européennes, ainsi que la plupart des organisations internationales si sensibles au *narratif* palestinien refusent la dénomination historique des monuments et des territoires d'Israël et appellent même « judaïsation » la toponymie originelle,

27. *Autoémancipation !* (1882), cf. *Être et exil*, p. 162.

28. *Être et exil*, p. 114.

29. *Id.*, pp. 149-152.

30. *Id.*, p. 170 (Smolenskin).

31. *Id.*, pp. 138-139.

32. *Id.*

33. Edmond Jabès, *Aely*, Gallimard, 1972, cité dans *Être et exil*, p. 111.

lorsqu'elle recouvre les lieux que les envahisseurs arabes ou autres ont longuement occupés. Il semble que l'hébreu comporte une trop grande charge de mémoire sémantique en puissance, elle s'oppose au brassage des populations et à la dénégation de leurs liens avec le passé.

À l'époque de la déterritorialisation générale, la langue hébraïque s'accroche plus fortement que des *kibboutznikim* à ce territoire-là. La poésie et la mémoire des noms creusent le lien charnel et culturel avec une terre longuement promise, mais si rarement possédée. Dans son *Art poétique*, Boutang rappelle l'étymologie du mot *versus*, « sillon », le retournement des bœufs au bout de l'aire arable, le retour à l'origine qui distingue le vers de la prose. Ce n'est donc pas (seulement) par le travail de la terre que les sociétés se trouvent liées à un territoire – c'est par les noms des lieux qui sont les monuments des choses qui leur sont arrivées, et cette mémoire est inscrite dans leur langue et ses strates historiques successives. Le peuple qui a nommé les lieux, et qui ne cesse pas de raconter les événements qui s'y sont déroulés, s'accrochant à son être-là avec davantage d'énergie qu'un roseau ne sera pas arraché par le vent.

Yéhuda Alkalai, autre précurseur du sionisme au XIX^e siècle, déclarait : « *Je souhaite témoigner de la douleur que j'ai toujours ressentie à l'erreur de nos ancêtres, qui ont laissé la langue sainte s'oublier. Pour cela notre peuple a été divisé en soixante-dix peuples ; notre langue unique a été remplacée par les soixante-dix langages des pays de l'exil.* » Michaël Bar-Zvi donne cette précision : « *Alkalai mentionne l'importance de la langue comme mode d'unité nationale et comme mode de dispersion nationale. La langue est la seule chose que nous puissions vraiment réaliser car il suffit de la volonté de quelques sages, mais malheureusement il ne fait aucun doute que c'est aussi la plus difficile*³⁴. »

Or « *en 1879, un fait nouveau apparaît dans la vie de la nation juive, une radicale modification de la place de l'hébreu. Une revue hébraïque russe intitulée Hashakhar (L'Aube) publie un article de Eliézer Ben Yéhouda dans lequel ce dernier explique que la langue hébraïque ne peut se conserver qu'à la condition d'une résurrection politique. L'hébreu disparaîtra si la nation juive n'est pas reconstruite politiquement. La littérature hébraïque n'était plus un substitut de nationalisme, un investissement d'énergie nationale mais devenait un des objectifs d'un nationalisme en devenir*³⁵. » Et voilà, le peuple juif a été rassemblé dans la « *contiguïté spatiale* » d'Eretz Israël, cette langue restaurée par l'inventivité de Ben Yéhouda, mais aussi par le travail de Bialik, Agnon et tant d'autres poètes est redevenue sa langue vernaculaire en plein milieu du XX^e siècle et d'un processus international de destruction qui aurait pu l'en empêcher.

Pierre Boutang savait tout cela, puisqu'il l'avait lu dans la thèse de Philosophie que son ancien élève au Lycée Turgot en 1967-68, qui s'appelait encore Herszlikowicz, avait soutenue en Sorbonne juste avant de monter en Israël³⁶ ; il savait cela quand, succédant à Emmanuel Levinas à la chaire de métaphysique de cette université, Boutang rédigea cette profession de foi saisissante, dans *La Fontaine politique* (1981) : « *La seule réelle force politique sera désormais, si nous ne nous laissons pas écraser par le cadavre des derniers siècles, la communication propre aux communautés de naissance qui choisiront héroïquement d'y situer principalement leur salut : la perfection d'une langue (de chaque langue, capable d'aller à cette perfection), aux divers degrés de sa vie authentique, et d'abord de sa transmission religieuse aux enfants de chaque patrie (...). Je ne dis plus seulement que ma patrie c'est la langue française, mais que c'est l'enseignement et la tradition de cette langue dans son intégrité. Tous les autres biens passent effectivement par celui-là ; c'est en lui que l'intérêt, et les intérêts deviennent par une métamorphose quotidienne, le bien commun national. Ainsi chaque fois qu'un enfant apprend sa langue, il imite et prolonge l'aventure capétienne du rassemblement d'une terre dans l'unité de sa parole maîtresse (...), gardienne de l'unité du cœur*³⁷. »

34. *Être et exil*, p. 44.

35. *Id.*, p. 96.

36. « L'idée de nation dans la pensée juive », sous la direction du Grand Rabbin Charles Touati, sera publiée presque mot pour mot trente ans après, sous le titre *Être et exil, philosophie de la nation juive*.

37. *La Fontaine politique*, pp. 310-312.

Cette exaltation politique de la langue nationale semble difficile à écouter, et l'on pourrait « *se laisser gagner par le prosaïsme* » aisément. Or ce ne sont pas les propos d'un exalté, puisque ça a eu lieu : *Israël n'est pas une utopie*. Levinas venait de déclarer : « *Tous les hommes sont au bord de la situation de l'État d'Israël. L'État d'Israël est une catégorie. (...) Nous sommes tous des Juifs israéliens. Nous, tous les hommes*³⁸. »

Bar-Zvi relève que Spinoza, dans son *Traité théologico-politique*, avait déjà remarqué que « *pour que l'État puisse subsister, il faut un don total par chaque individu de son droit de nature. Ce don permet à l'État d'obtenir la puissance nécessaire et suffisante pour conserver l'ordre dans la nation.* » Voilà qui rétablit la hiérarchie des forces de l'ordre, si je puis dire, entre le cœur premier, « *gardé par la parole maîtresse* » et la raison d'État : celui-ci tire sa puissance, et même sa subsistance du « don total » de celui-là. La force politique de l'État émane de ce don que chaque citoyen réalise par amour.

C'est cette puissance qui explique que, pour Pierre Boutang : « *Le cœur, sous la forme plus étroitement politique du courage, est le moteur de l'histoire*³⁹ ». Boutang dit que la langue touche le cœur et que c'est elle, dans son intégrité, qui lui transmet l'amour de la patrie. Pour Léo Pinsker, c'est le « *profond exister* » dans le for intérieur qui donne la « *faculté de répondre nationalement à un événement* » et ni Pinsker, ni Jabotinsky, ni Ahad Haam, ni Ben Gourion n'ont opposé à la mémoire intime et transmise le jeu des forces et de l'histoire, et ils n'ont pas changé le cours des événements en s'opposant à cette mémoire, mais en acceptant loyalement d'y puiser l'énergie nécessaire⁴⁰.

« *La renaissance sera héroïque, dit Boutang. Elle le sera d'abord dans la langue, par le refus de la laisser dissoudre, dans la rigueur de sa prose, mais aussi par le retour à son chant originel*⁴¹ ». Il avait exposé sa philosophie du langage dans *Ontologie du secret* (« *maître-texte du XX^e siècle* » selon George Steiner) : la langue, la possibilité de communiquer est intrinsèquement liée à l'existence d'une cité (cette chose commune). Elle produit cette cité par la décision constitutive – nullement « *contrat social* », explique Boutang « *mais fondatrice* » comme le respect des « *lois non écrites (non "dites", aussi bien), ou ce que l'ancienne France nommait "lois fondamentales", enfin "justice"* », c'est-à-dire « *recours et possibilité ultime de "sortir" d'une douleur ou d'une misère, et de communiquer*⁴². »

Terre promise : la victoire du poème sur la mort

Ainsi la mémoire des temps héroïques demeure-t-elle dans la langue comme « *une sève nourricière* », et si des efforts constants s'emploient à l'affaiblir, c'est que « *par peur de voir renaître une génération de héros, les éducateurs renoncent à cette universalité fantastique d'un imaginaire commun, qui se trouve dans les mythes, les lettres et les légendes des anciennes cultures, nous dit Michaël Bar-Zvi. Ils n'y voient que la nostalgie du vieil ordre alors que c'est grâce au maintien d'une dimension héroïque en l'homme que l'on peut éviter la démesure ou l'idolâtrie*⁴³. »

Revenir dans l'histoire « *avec toute la puissance nécessaire* », n'était pas l'expression d'un « *fascisme juif* » rétrograde, mais le souci brûlant d'un peuple auquel on ne pouvait que se donner. Où puiser « *l'héroïsme indispensable à un enfant juif après la Shoah pour se construire*⁴⁴ » ? « *Être n'était[-il] pas suffisant, pourquoi fallait-il aussi devenir quelqu'un*⁴⁵ ? » se demandait Michaël Bar-Zvi. Où trouver cette « *dimension héroïque dont nous avons besoin pour nous rattacher à un destin collectif et quitter les poubelles de l'Histoire* » ? « *Sans le savoir, je vivais dans le principe que Vico attribuait au peuple juif de vouloir conserver toutes les chroniques du passé, en se tenant à la jointure des héros et des hommes*⁴⁶ », écrit-il. Pourtant, c'est le legs d'une grande nation

38. Emmanuel Levinas, *Du sacré au saint*, Éditions de Minuit, 1977, p. 171, cité dans *Pour une politique de la transmission*, p. 19.

39. *La Fontaine politique*, p. 277.

40. *Pour une politique de la transmission*, p. 85.

41. *La Fontaine politique*, p. 311.

42. *Ontologie du secret*, p. 133 ; pour plus de détails sur la philosophie du langage de Pierre Boutang, nous renvoyons à la version intégrale de la présente étude, lorsqu'elle paraîtra.

43. Michaël Bar-Zvi, *Éloge de la guerre après la Shoah*, Hermann, 2010, p. 58.

44. *Ibid.* p. 58.

45. *Ibid.* p. 52.

46. *Ibid.* pp. 58-61.

chrétienne qui aura permis à l'enfant juif de surmonter le passé douloureux de son père, comme il l'explique dans *Éloge de la guerre après la Shoah* : « *Enfant, puis adolescent j'ai toujours préféré la chevalerie, et son code de l'honneur, au genre humain avec ses grands principes abstraits* ». C'est ce code-là, cette langue-là qu'il retrouvait au lycée Turgot, dans l'exposé catholique nationaliste et la pensée plutôt Ancien régime mais sioniste de Pierre Boutang. La chevalerie était « *la poésie de la vie* » et c'était « *la seule grande idée que, en quittant la France, je pouvais emporter avec moi, et qui ne trouvait pas d'écho dans le judaïsme et le sionisme*⁴⁷. » Cependant la chevalerie, « la grande création chrétienne française », était elle-même l'écho de l'héritage d'Israël orientant le souci politique des rois de France en direction de Jérusalem.

La langue natale ne pèse pas lourd dans les bagages d'un homme, mais ce qu'elle lui a transmis, ses métaphores, ses mythes, ses lettres, et ses légendes demeure avec elle bien accroché dans le cœur et continue de sourdre en lui depuis le passé le plus lointain d'un peuple. Ce nationalisme entêté de la langue n'est pas du tout une façon de parler, si je puis dire, et nous rejoignons ici une des intuitions les plus impressionnantes de Gershom Scholem, exprimée dans une lettre de 1926 à Franz Rosenzweig : « *Lorsque viendra l'heure, disait-il, où réapparaîtra la puissance enfouie au tréfonds de la langue hébraïque, où le dit de la langue et son contenu reprendront forme, notre peuple sera de nouveau confronté à sa tradition sacrée (...). C'est dans le mot qu'est enfoui le langage, c'est en lui qu'est scellé l'abîme qu'il renferme. Après avoir répété journalièrement les termes d'antan, nous ne pourrons plus éluder les pouvoirs qu'ils recèlent car, une fois réveillés, ils se manifesteront avec éclat pour avoir été adoptés passionnément*⁴⁸. »

C'est pourquoi : « *Il n'y a pas de tâche plus urgente que l'œuvre poétique, pour rendre à la parole la tension et les mesures capables d'ordonner tous les autres devoirs*⁴⁹. » Boutang termine son grand livre sur La Fontaine par un chapitre intitulé « Terre promise », car c'est chez son contemporain, Bossuet, que « *se dévoile l'essence de la poésie à propos des Cantiques et des Psaumes, non comme une donnée simplement invincible en la nature humaine, mais avec sa raison, sa raison dans l'histoire sacrée*. »

Quelle est donc cette « raison dans l'histoire » ?

Boutang cite un passage du *Discours sur l'Histoire universelle* où Bossuet s'émerveille de la puissance émotive et de la force de transmission de la plus ancienne poésie et il relève alors l'importance tout à fait cruciale du point suivant : « *L'origine de cette parole différente se trouve, selon Bossuet, dans l'histoire sacrée, et très précisément dans le premier retour, et le premier usage poétique immédiat des signes, avec la terre promise* ». Bossuet écrit que : « *Dans le temps qu'Abraham, Isaac et Jacob avaient habité cette terre, ils y avaient érigé partout des monuments des choses qui leur étaient arrivées. On y montrait encore les lieux où ils avaient habité ; les puits qu'ils avaient creusés (...), les montagnes où ils avaient sacrifié à Dieu et où il leur était apparu ; les pierres qu'ils avaient dressées ou entassées pour servir de mémorial à la postérité (...). Ainsi quand le peuple hébreu entra dans la terre promise, tout y célébrait ses ancêtres ; et les villes et les montagnes, et les pierres mêmes y parlaient de ces hommes merveilleux, et de ces visions étonnantes par lesquelles Dieu les avaient confirmés dans l'ancienne et véritable croyance*⁵⁰. »

Boutang le confirme : « *De là est née la poésie, du moins la biblique, où les signes ont un sens clair, où les analogies sont des monuments*. »

Il faut bien comprendre : à l'époque où Boutang imprime cela (1981), il sait quelque chose que Bossuet ne pouvait pas savoir : qu'il y a eu un ultime retour des enfants d'Israël sur leur terre après leur plus longue dispersion, et qu'ils y ont livré à nouveau – sur le même territoire et au contact des monuments toujours marqués par les mêmes noms, la même histoire – des combats

47. Michaël Bar-Zvi, *La pensée anthume, Les provinciales*, 2019, pp. 33-34.

48. Traduit par Immanuel Castel et cité dans notre édition du *La Fontaine politique*, *op. cit.*, p. 10, et n. 345, p. 343. Boutang formulait cela un peu différemment : « Sans cesse l'homme se substitue au monde, dans un monde auquel il croit ou non, par ces signes et par celui qui lui est propre, la parole. Le seul poète prétend non seulement sauver par la mémoire les signes ainsi substitués, mais, au présent, dans un présent massif qui recueille le passé immédiat et le futur prochain, les instaurer comme réalité libre et pérenne, échappant au devenir du monde » (*La Fontaine politique*, p. 315) ; ou encore : « La seigneurie poétique n'est pas la condition d'une classe de scribes soumise à certaines règles où le rythme et la rime conservent la parole : ce n'est pas de la poésie constituée qu'elle surgit mais de la seigneurie même, fondatrice lorsque l'homme prend connaissance de sa parole, l'entend comme son domaine – (...) et que sa mémoire lui rappelle les autres expériences, souvent douloureuses et en échec, où il a voulu manifester et faire reconnaître sa noblesse originelle » (Pierre Boutang, *Karin Pozzi ou la quête de l'immortalité*, La Différence, p. 213.)

49. *La Fontaine politique*, p. 311.

50. Bossuet, *Discours sur l'histoire universelle*, chapitre. 3.

tout aussi héroïques pour la reconnaissance de leur promesse, cette parole différente de celles qui ne disent rien, ne mènent à rien et qui s'oublent.

« En visite chez Pierre Boutang, se rappelle Michaël Bar-Zvi, j'avais remarqué que dans son exemplaire de L'État des Juifs, il avait tracé un trait comme à son habitude le long de cette phrase : "S'il existe sur terre des prétentions légitimes à la possession d'un territoire, tous les peuples qui croient à la Bible devraient reconnaître ce droit aux Juifs"⁵¹ ». Puis Michaël explique que Boutang avait compris aussi que la terre est promise en raison de l'origine de cette parole différente adressée à un peuple rebelle dont Bossuet dit qu'« il se laissa toucher par l'idée d'un Dieu qui faisait tout par sa parole, et d'un Dieu qui n'était qu'esprit, raison et intelligence ». Boutang, connaissant l'actuelle et difficile répétition qui a lieu en Israël, ajoute alors ces mots très beaux : « Les signes ne pouvaient avoir pour les autres peuples le même sens d'intimité, et d'accomplissement d'une promesse explicite ; leurs analogies ne pouvaient que tendre à la reconnaissance éprouvée par le peuple juif devant la répétition, la réclamation triomphante des monuments de son passé ».

Boutang n'oublie donc ni la guerre d'existence nationale que continue alors Israël, ni Michaël Bar-Zvi : devenu son élève en 1967 au lycée Turgot, celui-ci décidait cette année-là de mettre sa vie dans la philosophie, puis il soutint sa thèse sur « l'idée de nation dans la pensée juive », et éleva la philosophie au service de son peuple⁵². Après quoi Michaël monta en Israël et prit part, en tant qu'officier de liaison de Tsahal à la guerre contre les camps palestiniens armés au Liban où il échappa une première ou une deuxième fois à la mort, il engendra trois fils qu'il appela Nemrod, Mayyan, ce qui veut dire « source » et Sagui, et les appela enfin auprès de lui pour mourir.

De fait Michaël Bar-Zvi (philosophe israélien, historien du sionisme et de l'Irgoun, hébraïsant convaincu) a pu sans mal puiser d'un bout à l'autre de son œuvre dans la métaphysique et la philosophie politique de Pierre Boutang pour décrire la pensée et le mouvement historique du nationalisme juif, et pour comprendre rétrospectivement son propre cheminement intérieur. Et réciproquement. Le christianisme est réparable. Le sionisme a soustrait à la démesure des empires européens qui ne le voulaient pas un État souverain, l'État des Juifs. « La création de l'État d'Israël fut la seule rançon, la seule création positive répondant à l'horreur infinie de la seconde guerre mondiale », écrit encore Boutang en 1967, mais cela ne s'est pas fait « seulement » par l'effort de tout un peuple pour reconquérir la réalité de la vie, mais parce que la poésie de la langue hébraïque délaissée depuis peut-être l'empire grec d'Alexandre, a saisi la longue histoire des nations en Europe et modelé leurs langues assez patiemment pour que la beauté et la force historique de cette « langue primitive » ne soit jamais perdue.

Voilà pourquoi, ce n'est pas dans de nouvelles Babel, mais « c'est en Israël que l'Europe profonde sera battue, "tournée", ou gardera, avec son honneur, le droit à durer. »

OV

Ce texte constitue notre contribution au Colloque « La transmission en question(s) » qui a été donné à Tel Aviv, les 5-6-7 mai 2019, par Schibboleth-actualité de Freud, « en hommage à l'œuvre et à la pensée de deux grands penseurs juifs français et israéliens, Michaël Bar-Zvi et Raphaël Draï ».

51. *Israël et la France, l'alliance égarée*, Les provinciales, 2014, pp. 147-8.

52. Nous pouvons peut-être rapporter ici les propos que Pierre Boutang prononça publiquement, avec des larmes, lors du jury de thèse de son ancien élève : « L'antisémitisme a été la plus grande erreur de ma vie, et je passerai la fin de mes jours à réparer cette erreur » (cf. l'entretien de Michaël Bar-Zvi avec Michaël Grynszpan pour Fréquence Tel Aviv).

Page suivante :

Encre de Chine de Gérard Breuil, pp. 240 & 241 du *La Fontaine politique* de Pierre Boutang.

Les provinciales

ÉPISODIQUE / 23 MAI 2019

Conseil de rédaction
GISELLE GRÉANCE

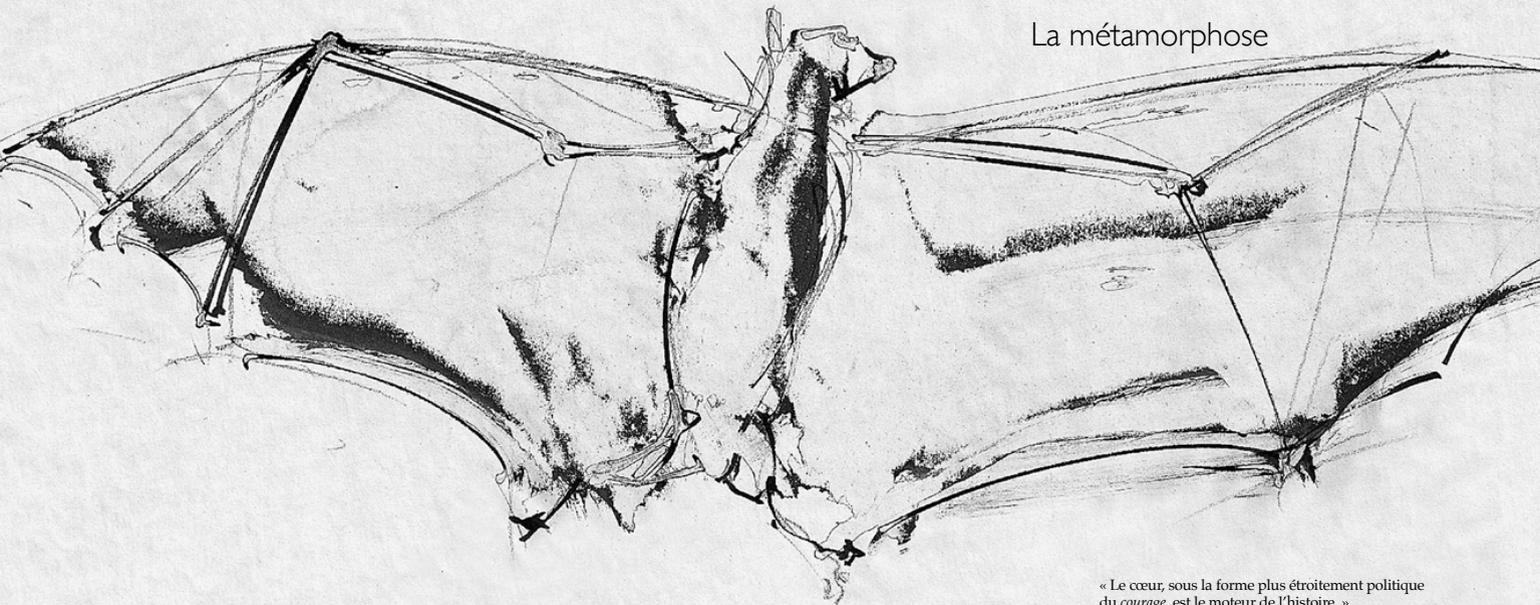
Responsable
de la publication
OLIVIER VÉRON

ISSN : 1145-363 X
N°89

www.lesprovinciales.fr

Livre second

La métamorphose



« Le cœur, sous la forme plus étroitement politique
du *courage*, est le moteur de l'histoire. »